



Carrés concentriques (1948). PHOTO VERA MOLNÁR. ESPACE DE L'ART CONCRET

Vera Molnár, la fête au carré

Le musée des Beaux-Arts de Rennes consacre une rétrospective à l'espiègle pionnière de 97 ans, mordue de géométrie qui comprit très tôt le potentiel du numérique dans l'art.

Parfois de guingois, ils s'emboîtent maladroitement ou se superposent. Ailleurs, ils jouent avec l'œil du visiteur qui les croit sagement alignés: les carrés de Vera Molnár n'en font qu'à leur tête, indociles. Au musée des Beaux-Arts de Rennes, la doyenne de l'abstraction française, 97 ans, bouscule les figures géométriques depuis qu'elle a découvert l'ordinateur en 1968. Sortie de l'ombre grâce à une monographie au Crédac en 1999, Vera Molnár est l'une des premières artistes à s'intéresser à l'informatique, ce qui fait d'elle une pionnière de l'art numérique. Sa rétrospective rennaise, réalisée en partenariat avec l'Espace de l'art concret de Mouans-Sartoux (Alpes-Maritimes), retrace le parcours d'une figure importante de la peinture française, volontairement en retrait du marché de l'art, souvent éclipsée par son

mari, François Molnár, chercheur et partisan d'un art d'inspiration scientifique.

Grain de folie. Aujourd'hui représentée par la galerie rennaise Oniris, se déplaçant difficilement, Vera Molnár accueille volontiers les journalistes dans sa maison de retraite parisienne pour parler de son travail: «Je suis très vite tombée amoureuse du carré et du cercle parce que ce sont des formes géométriques inventées par l'homme. Ça n'existe pas dans la nature. J'adore tout ce qui est artificiel, comme les mathématiques ou les avions.» En plaisantant, elle évoque sa condition de femme artiste: «Entre deux vaisselles, j'ai toujours trouvé un peu de temps pour faire des carrés!» Très myope depuis l'enfance, l'artiste, née en 1924 en Hongrie, formée à l'école des beaux-arts de Budapest, raconte avec franc-parler qu'elle a dû travailler «son personnage de jeune femme à lunettes sympa». Le titre de l'exposition, «Pas froid aux yeux», souligne son petit côté aventurière, ainsi que l'humour qu'elle insuffle toujours aux titres de ses œuvres minimalistes. En s'intéressant très tôt aux premières machines informatiques, Vera Molnár a compris leur potentiel disruptif. «Vous êtes un peu esclave de votre

passé culturel, de ce que vous avez vu dans les musées et dans les galeries, dans les ateliers des copains. Il ne faut pas avoir peur de faire des choses inédites, d'étonner, de sortir des conventions.»

Au musée des Beaux-Arts, dès l'entrée de l'exposition, le carré «sort de ses gonds» (titre de l'œuvre). Il faut imaginer Vera Molnár, en 1986, au Festival des arts électroniques de Rennes à côté d'une grosse imprimante qui crache des rouleaux de papiers: de cette performance, il reste aujourd'hui des bandes imprimées avec des quadrilatères bien rangés qui déraillent au fil du papier, comme si un grain de sable s'était introduit dans le programme. Car ce qui intéresse Vera Molnár, c'est le grain de folie dans la matrice. «Un des aspects les plus magiques de l'ordinateur, c'est l'aléatoire.» Dans les années 70, un brin canaille, l'artiste joue à introduire progressivement du désordre dans le système. D'abord 1% puis 5%, ce qui génère des toiles aux lignes pleines de secousses, des collages de segments colorés sens dessus dessous, 100 carrés jaunes sur fond jaune pas ordonnés... «Savez-vous qui a introduit l'idée de hasard dans l'art? interroge-t-elle. C'est Mozart. Il lançait des dés pour composer sa musique. Le hasard,

c'est mon meilleur assistant. Quand je suis dans une situation où je n'arrive pas à décider. Je laisse décider l'ordinateur. Ça a beaucoup d'avantages.»

L'exposition revient sur ses premiers dessins, très graphiques, à la fin des années 40 quand elle s'installe à Paris. Son goût pour la simplification des formes est déjà là. Vera Molnár dessine des Vénus de Willendorf stylisées, avec des seins en forme de cercle, un corps en losange et des fesses en triangle. Dans les années 60, elle invente un petit système naïf, la «machine imaginaire», où elle exécute à la main des programmes. Espiègle, elle compose des quadrilatères avec son initiale qu'elle nomme malicieusement «M comme Malevitch», rien que ça! Vera Molnár n'a pas peur d'aller titiller les icônes, comme elle le fera plus tard en rendant hommage à Monet avec des meules de foin aux brins de paille comme des allumettes, ou en transformant la Montagne Sainte-Victoire de Cézanne en guirlande de carrés rouges. Passée au prisme Molnár, la célèbre montagne devient une courbe de Gauss, tout en pointillé.

Tapisseries. Alors que Mai 68 enfle dans les rues de Paris, l'artiste en profite pour s'infiltrer en douce dans le centre informatique de la Sorbonne où s'expérimente le «nouveau gadget d'IBM». Quand elle demande l'autorisation de faire de l'art visuel avec les ordinateurs, on la prend pour une folle: «J'ai cru que le directeur allait appeler une infirmière pour me calmer.» Même ses amis peintres doutent: «Ils trouvaient que ça déshumanisait l'art, tout le monde rejetait ça à l'unanimité.» Or Vera Molnár, qui fréquente François Morellet, Sonia Delaunay, et participe un temps au Grav (Groupe de recherche d'art visuel), sent que c'est sa voie: «J'ai tout de suite pigé que là, c'était un truc pour moi. Un dialogue entre moi et moi a commencé. Ça a été le grand truc de ma vie. Il n'y a rien de plus humain qu'un ordinateur. Il libère l'art.»

Petit à petit, après avoir apprivoisé les cartes perforées, confondu les slashes et les points, elle s'approprie le langage informatique et met au point le programme «Molnár» en 1974, un protocole informatique qui génère la belle série «(Dés)Ordres», des fins carrés de couleurs emboîtés les uns dans les autres. En phase avec son époque, Vera Molnár change, dès les années 60, l'image romantique de l'artiste «prophète en transe» qui décrète du haut de son génie ce qu'est un chef-d'œuvre. A Rennes, ses «quasi-carrés», grosses lettres, lignes brisées, angles arrondis, petits traits au feutre, fourmillent comme sur une grande partition. Certains motifs deviennent même des tapisseries, réalisées à Aubusson. Un seul regret, peut-être, pour Vera Molnár: celui de ne pas avoir eu un alter ego robot qui réalise «comme un esclave» tout ce qu'elle n'a pas réussi à faire... Ceci est à peine une plaisanterie.

CLÉMENTINE MERCIER

PAS FROID AUX YEUX de VERA MOLNÁR
Au musée de Beaux-Arts de Rennes
jusqu'au 2 janvier.
LA LIGNE N'A PAS DE FIN à la galerie Oniris
(Rennes) jusqu'au 11 décembre.